

**François Fejtő et la « Renaissance de l'Europe centrale »
dans les années 1980**

S'interroger sur l'existence et l'éventuelle unité de l'Europe centrale est déjà une pensée alternative pour les intellectuels des pays appartenant au bloc soviétique qui est fondé au contraire sur une démarche globalisante. Les références et modèles centre-européens sont de surcroît ancrés dans une réalité historique condamnée par les historiographies officielles des régimes. Dans ce domaine toutefois, chacun met en valeur des souvenirs historiques propres : si les Autrichiens, les Hongrois, les Croates, les Slovènes et même les Italiens revalorisent l'empire des Habsbourg, les Tchèques quand à eux préfèrent évoquer la Première République tchécoslovaque et les Polonais rappellent tantôt le XVIII^e siècle, tantôt l'entre-deux-guerres. Dans tous les cas, la base de la réflexion demeure l'existence même de cet espace et les premières publications émanant de ces groupes commencent par des définitions. La spécificité centre-européenne est très vite repérée par rapport au monde russe, de façon moindre en revanche au regard des Balkans qui, victimes également de la soviétisation, sont fréquemment associés à l'Europe centrale, notamment les Roumains. Selon l'interlocuteur et l'endroit d'où il parle, sa position géographique dans le bloc ou bien en exil, l'optique est différente. La pensée de la dissidence n'est pas la même chez un intellectuel émigré et chez son confrère resté dans le pays, d'autant que la situation de ce dernier varie selon la dureté du régime dans lequel il vit. De manière générale, les émigrés sont moins sensibles à la thématique centre-européenne et privilégient le renversement de l'ordre socialiste, l'instauration de la démocratie et la réunification du continent, tandis que ceux qui vivent au quotidien les réalités de l'Europe centrale communisée ont une attitude moins radicale politiquement et mettent en avant l'unité régionale. Ces points de vue vont se confronter de plus en plus fréquemment dans les années 1980. La libéralisation intervenue en Hongrie et en Pologne, le cas particulier de la Yougoslavie, la fonction d'intermédiaire actif de l'Autriche vont permettre aux idées de circuler et à leurs auteurs de se parler, ce qui était jusque-là pratiquement impossible. Certes les publications samizdat parvenaient à l'Ouest et en retour on faisait entrer illégalement des ouvrages à l'Est, mais un véritable échange de vues n'avait pas lieu.

Au début des années 1980, ces rencontres se multiplient selon un mode informel, lors de colloques d'historiens, de spécialistes de la littérature, de philosophes, puis une certaine régularité et une institutionnalisation interviennent.

Faire renaître l'Europe centrale est un moyen de contredire la réalité politique du bloc soviétique et l'appellation globalisante d'« Europe de l'Est ». On retrouve ici le sentiment de supériorité des Centre-Européens envers la Russie. Revenir à la géographie permet aux Tchèques, aux Polonais et aux Hongrois avant tout, mais également aux Baltes ou aux Slovènes et aux Croates de se positionner au centre de l'Europe et non à l'Est, et par conséquent plus proches de l'Ouest. En Yougoslavie, parler de *Mittleuropa* et de l'empire des Habsbourg est un moyen de se détacher non pas seulement du socialisme mais aussi des Balkans. Comme le dit Danilo Kiš : « la conscience d'appartenir à la culture d'Europe centrale est elle-même une dissidence »¹. Chez certains les souvenirs gênants de l'empire des Habsbourg et de l'hégémonie allemande sont progressivement mis de côté pour faire réémerger l'idée d'Europe centrale et lui faire jouer un rôle sinon réel, du moins de mythe politique². Si la monarchie des Habsbourg était un modèle d'intégration réussie, force est de constater qu'elle s'est néanmoins écroulée faute de capacité de se réformer et notamment par une fédéralisation. Au milieu des années 1980, l'exaltation du modèle habsbourgeois, et donc du mythe énoncé par Magris, culmine dans la mode de la Vienne-fin de siècle qui s'exprime par des expositions, dont celle, excellente, du Centre Pompidou accompagné d'un catalogue de grande qualité³, de nouvelles traductions d'auteurs vus comme les représentants de ce « monde d'hier », Stefan Zweig justement, mais aussi Arthur Schnitzler et quelques Hongrois. La biographie de François-Joseph par Jean-Paul Bled participe également de ce renouveau habsbourgeois⁴. Le vieil empereur devient une figure emblématique auréolée de son long règne. L'enterrement de l'ancienne impératrice Zita de Bourbon Parme, veuve de l'empereur Charles, à Vienne le 1^{er} avril 1989, marque l'apogée de cette période et coïncide avec les changements en cascade qui interviennent dans le courant de cette même année. Deux semaines auparavant, les Hongrois avaient célébré pour la première fois depuis l'instauration du régime communiste la commémoration du 15 mars 1848 ; quelques jours plus tard a lieu l'exhumation des restes des victimes de la répression de 1956. La concomitance des deux processus est frappante dans le contexte strictement austro-hongrois puisqu'en mai, le rideau de fer est démantelé par le vice-chancelier autrichien Alois Mock et le ministre des Affaires étrangères du gouvernement hongrois encore formellement communiste, Gyula Horn. Ce contexte permet en outre à la famille Habsbourg de revenir sur le devant de la scène : Otto de Habsbourg, député européen allemand, né en 1912, est très actif et présent dans le débat sur la transition démocratique puis sur l'avenir de ces pays. Il n'hésite pas à remettre au goût du jour le mouvement paneuropéen auquel il a adhéré dans sa jeunesse et prêche pour une intégration rapide à l'Union européenne⁵. Partie d'un noyau dur italo-autrichien, la renaissance de l'Europe centrale a largement débordé de ses frontières et atteint l'Europe

¹ Kiš Danilo, « Variations sur des thèmes d'Europe centrale », *Le Messenger Européen* 1, 1987, 299.

² Kende Pierre, « Deux Europes, trois, ou une seule ? », in Beauprêtre, Gérard (dir.), *L'Europe centrale. Réalité, mythe, enjeu XVIII^e-XX^e siècles*, Les Cahiers de Varsovie (Centre de civilisation française de l'université de Varsovie), Varsovie 1991, 463-471

³ Clair Jean (dir.), *L'apocalypse joyeuse : Vienne 1880-1938*, catalogue d'exposition, Paris, éditions du Centre Georges Pompidou, 1986.

⁴ Bled Jean-Paul, *François-Joseph*, Paris, Fayard, 1987.

⁵ « Otto, Karl und Georg Habsburg : Paneuropa als Weg und Ziel », *Die Presse*, 18 octobre 1997, 3.

occidentale où c'est la France essentiellement qui retrouve son intérêt de l'entre-deux-guerres pour la région et une certaine fascination pour un monde incompréhensible à l'esprit français mais séduisant et mystérieux. L'utilisation abusive du terme de *Mittleeuropa* en France où il devient quasiment une formule magique, le détourne de son sens premier et le fait adhérer à la monarchie des Habsbourg. La disparition de ce monde en 1918 est vue rétrospectivement au regard des deux totalitarismes comme une catastrophe majeure, les nostalgiques de l'empire occupent alors le terrain en dépeignant la monarchie comme un paradis multiculturel détruit par l'irresponsabilité des grandes puissances et des nationalismes. L'ancienne « prison des peuples » est réhabilitée, ce qui n'est que justice, mais dans le même temps idéalisée. On oublie rapidement que les intellectuels remis à la mode et notamment ceux qui ont animé le creuset culturel viennois de 1900 étaient pour la plupart très critiques à l'égard de la monarchie. Tous les éléments parlant en faveur de l'unité du monde habsbourgeois sont exagérément mis en avant, à commencer par le Danube, auquel Magris consacre un livre passionnant, la devise même de l'empire *Viribus unitis*, redevient programmatique. C'est ensuite Palacký dont la formule contenue dans sa lettre au parlement de Francfort : « wahrlich, existierte der österreichische Kaiserstaat nicht schon längst, man müsste im Interesse Europas, im Interesse der Humanität selbst sich beeilen, ihn zu schaffen », qui est récupérée¹. Enfin c'est le tourisme qui exploite le filon et les publicités vantant les mérites de Vienne, de Budapest ou de Cracovie font la part belle aux références habsbourgeoises.

L'ouvrage le plus représentatif de cette tendance rétrospective est le livre de François Fejtő, *Requiem pour un empire défunt*, qui a suscité une vive polémique chez les historiens². Publié en 1988, l'ouvrage défend entre autres la théorie du complot des grandes puissances occidentales dans le but de détruire la monarchie austro-hongroise. Il avoue dans la conclusion avoir voulu faire une révision de l'histoire. Si le débat a été vif à ce propos³, personne n'a contesté le tableau dressé par Fejtő de la monarchie telle qu'il l'a connue dans son enfance et dont il a encore senti l'influence et la permanence dans les mentalités dans les années de l'immédiat après-guerre. Fejtő exprime sa nostalgie de ce monde multiculturel révolu. Dans son avant-propos il dit ainsi : « L'Europe centrale n'est plus qu'un souvenir géographique, et même les géographes et les historiens tendent à remplacer son nom par celui d'Europe de l'Est »⁴. Le *Requiem* a alors contribué à populariser le mythe de la Vienne fin de siècle ainsi que celui de « l'occasion manquée » que

¹ Busek Erhard, Brix Emil, *Projekt Mittleeuropa*. Vienne, 1986. 82-83.

² Le livre été traduit en hongrois dès 1990 : *Rekviem egy hajdanvolt birodalomért : Ausztria-Magyarország szétrombolása*. Budapest, Minerva, 1990 et réédité en 1997. Puis en allemand, à Vienne bien sûr : *Requiem für eine Monarchie. Die Zerschlagung Österreich-Ungarns*. Vienne, ÖBV Österr. Bundesverl., 1991 ; et même en tchèque : *Rekviem za mrtvou říši : o zkáze Rakouska-Uherska*. Prague, Academia, 1998. Dans tous les cas, le présupposé contenu dans le terme français de « destruction » a été respecté.

³ L'une des réactions les plus notables a été la publication du livre de Bernard Michel, *La chute de l'empire austro-hongrois 1916-1918*. Paris, Robert Laffont, 1991. L'auteur remettait à leur juste place les acteurs du drame et montrait l'inexactitude des interprétations de Fejtő.

⁴ *Requiem pour un empire défunt, histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*. Paris, Lieu Commun, 1988, 19.

représenterait l'incapacité à instaurer le fédéralisme dans l'Empire. Malgré ses analyses contestables, le livre constitue un élément de la redécouverte de la région centre-européenne où la fin des années 1980 montre que le bloc soviétique se fissure. Observateur attentif, Fejtő l'a bien perçu et les dernières lignes de sa conclusion – écrite durant l'été 1988 – annoncent 1989. « Ce qui ne cesse de surprendre l'observateur et l'historien, c'est la vitalité, la capacité de résistance dont les peuples de l'ex-empire ont fait preuve au cours des dernières décennies. L'idéologie par laquelle on a essayé de transformer l'*homo habsburgiensis* en un nouveau type d'homme, l'*homo soviéticus* a passé sur eux, sans les changer fondamentalement. Après une longue nuit de cauchemar, ils se retrouvent conscients de leur identité non seulement nationale, mais aussi supranationale, et des traditions qui les rattachent au reste de l'Europe, renouant avec leur histoire commune et distincte. C'est peut-être là, dans le développement d'un sentiment de solidarité, d'une claire conscience centre-européenne, que l'Histoire verra les seuls biens qui fussent sortis, pour les peuples de l'ancienne monarchie, des deux guerres et des deux paix qu'ils subirent. »

Chez les dissidents et intellectuels d'Europe centrale, aucune nostalgie mais une reconnaissance de l'ancien espace commun constitué par l'empire des Habsbourg. Dans la période qui précède la transition, nombre d'entre eux de même qu'une partie de l'opinion sont certes attirés par le modèle autrichien mais dans sa variante contemporaine de neutralité et de possible *modus vivendi* entre les blocs¹. Ils rejeteront d'ailleurs rapidement les plans d'union régionale issus de la période de transition et opteront tous pour l'intégration européenne qui leur semble seule capable de garantir prospérité et surtout sécurité à la région. Péter Kende fait ainsi au tournant de 1989 un bilan négatif et lucide des chances de fédéralisation de l'espace centre-européen et constate l'hétérogénéité qui règne dans la région sur le plan politique. Il pose cinq postulats : 1. Y a-t-il ou non une communauté entre ces États, y compris une complémentarité économique ? La réponse est non en partie à cause de la diversification historique renforcée par les Soviétiques ; 2. Y a-t-il une homogénéité de leadership ? non plus, car il ne saurait rien y avoir de commun entre la Tchécoslovaquie et la Roumanie par exemple, ainsi la culture et les institutions politiques sont tout aussi hétérogènes ; l'unité territoriale de l'espace n'existe pas non plus car certaines frontières sont discutées et il prend comme exemple la ligne Oder-Neisse ; 3. Les rivalités nationales empêchent une mise en commun des valeurs ; 4. La diversité linguistique également pose problème : l'unification par l'allemand et la culture germanique est révolue, le russe n'a pas pu s'imposer ; 5. Enfin, il manque une impulsion pour démarrer un projet fédéral, des dirigeants ou un point d'ancrage tel que le couple franco-allemand pour l'Europe occidentale. Tout cela fait défaut et explique que le seul choix possible soit celui de l'Union européenne². Selon qu'ils sont hongrois, tchèques ou polonais, ces intellectuels adoptent une position différente à l'égard de l'Europe centrale qu'ils essaient chacun de leur côté de définir. Dans tous les cas, c'est une pensée globale de l'Europe

¹ Mlynář Zdeněk. „Mittleuropa im Ost-West Konflikt“, in Pöpke Sven, Weidenfeld Werner (dir.). *Traumland Mitteleuropa ? Beiträge zu einer aktuellen Kontroverse*, Darmstadt, 1988, 51.

² Kende Péter. *Miért nincs rend Kelet-Közép-Európában ?* [Pourquoi l'ordre ne règne-t-il pas en Europe centre-orientale ?]. Budapest 1994, 121-125.

« maison commune » selon les termes de Mikhaïl Gorbatchev qui les caractérise, ils veulent par là rompre l'isolement imposé par la bipolarisation Est-Ouest et ne se réclament donc pas forcément d'une entité centre-européenne. Chez les Polonais notamment, la vision est vaste et ambitionne la réunification du continent, tout comme chez les Tchèques, mais à la différence de ces derniers, les Polonais manifestent un plus grand intérêt pour les autres courants alternatifs de l'Est. Adam Michnik conseillait en 1983 aux intellectuels polonais de ne pas se tourner systématiquement vers l'Ouest dont on ne peut alors semble-t-il rien attendre de concret, ils ont le choix en effet : « soit écouter les échos des cafés de Paris, et des happenings américains et digérer une bouillie pseudo-patriotique, soit se pencher attentivement sur la culture russe souterraine, sur les littératures tchèque et slovaque, le cinéma hongrois, la production intellectuelle des Lituaniens, des Biélorusses et des Ukrainiens »¹. Le comité de rédaction de la revue polonaise *Krytyka* était d'ailleurs largement ouvert aux intellectuels tchèques (Václav Havel) et Hongrois (Miklós Haraszti) qui vivaient de l'autre côté du rideau de fer et il publiait des numéros spéciaux consacrés aux oppositions des autres pays du bloc². À la fin des années 1980, Milan Kundera, Adam Michnik, György Konrád, Danilo Kiš et d'autres dialoguent par revues interposées et se rencontrent lors des réunions mentionnées ci-dessus, la réflexion sur l'Europe centrale émane en effet dès lors autant de l'extérieur, chez les émigrés, que de l'intérieur, chez les opposants. Pour ces derniers, la monopolisation de la sphère politique par le régime socialiste impose non pas de se détacher de la politique pour devenir apolitique, mais bien de proposer une alternative qui soit, selon le mot de Konrád, antipolitique³.

La pensée de Konrád est différente de celle de Kundera pour une raison d'emblée géographique : Budapest est à l'est de Prague. « Depuis Budapest, j'essaie de réconcilier l'Est et l'Ouest ; intermédiaire paradoxal, j'essaie de décriper les excès belliqueux. C'est ici que les dissensions doivent être apaisées. Les gens du centre ont aussi leur mot à dire. Nous sommes différents des Occidentaux ; nous les observons, nous les approuvons, puis, une fois entre nous, Est-Européens, nous nous regardons en riant. Nous retournons à notre humour macabre, à nos ardeurs morales, à nos incohérences, à notre morosité, et à la joie sublime du sacrifice »⁴. Si Kundera revendique un ancrage occidental de l'Europe centrale, Konrád attribue à la Hongrie une position résolument médiane entre l'Est et l'Ouest. Or la région est encore en 1987 politiquement à l'Est, culturellement à l'Ouest et géographiquement au milieu de l'Europe. Comme tous les autres intellectuels de ce moment particulier de la pensée centre-européenne, Konrád convoque l'histoire, non pour se complaire dans le passé, ce qui est également une attitude partagée par Michnik, mais au contraire pour justifier le progrès. « En Europe centrale, la modernité signifie reconnaître les

¹ Michnik, *Penser la Pologne. Morale et politique de la dissidence*, Paris, 1983, 183.

² Michnik, *Penser la Pologne. op.cit.* Introduction d'Alexandre Smolar, p.17. Voir également Garton Ash Timothy, *Ein Jahrhundert wird abgewählt. Aus den zentren Mitteleuropas 1980-1990*, Munich, Vienne, 1990, p.192. Traduction française *La chaudière. Europe centrale 1980-1990*, Paris, 1990. Version originale anglaise *The Uses of Adversity. Essays on the Fate of Central Europe*, Cambridge, 1990.

³ Konrád György, *L'antipolitique. Méditations mitteleuropéennes*, Paris, 1987. Voir également la revue *La nouvelle alternative*, n° 8, 1987. L'édition en hongrois, *Antipolitika. Az autonómia kísértése*, est parue de façon quasi clandestine en 1989 chez Codex Rt.

⁴ Konrád György, *Le rendez-vous des spectres*, Paris, 1990, 89-90.

tendances durables de notre histoire et appliquer une intuition sûre pour les étendre »¹. Ceci suppose bien entendu de se libérer au préalable des diktats historiographiques imposés par les régimes qui travestissent la réalité historique. C'est pourquoi l'émergence d'une approche objective sur l'empire des Habsbourg est tellement importante dans ce contexte. Konrád fait en outre des trois expériences de contestation de la domination soviétique, Hongrie 1956, Tchécoslovaquie 1968 et Pologne 1980, un passé commun et une fraternité historique centre-européenne. Il reprend une constante qui consiste à faire de la défaite un atout et un jalon vers une victoire à long terme, qui se révèle une caractéristique de l'Europe centrale². Comme d'autres, Konrád croit à une démocratisation de l'intérieur et ironise même, à juste titre en définitive, sur la contagion et la colonisation des idées émises en Europe centrale en direction de la Russie. Cette attitude le pousse d'ailleurs à ne pas quitter la Hongrie où il est à vrai dire peu menacé contrairement à d'autres, en Tchécoslovaquie notamment, il préfère ainsi rester occidental en Hongrie plutôt que de devenir un oriental à l'Ouest, ce qui est selon lui le destin de tous les Européens du centre³. Jusqu'en 1989, Konrád a développé sans doute plus que tout autre ses idées sur l'Europe centrale dans un nombre considérable de publications. Il devient pour les intellectuels occidentaux l'une des références de tout ouvrage consacré à la question. De même que Kundera, ses propos sont cités et interprétés sans être vraiment lus et compris faute de connaissances chez les lecteurs des réalités complexes de l'Europe centrale.

Les arguments exposés dans l'*Antipolitique* ont été repris et explicités par Konrád lui-même à de nombreuses reprises sans subir de modification profonde de leur contenu. Il a ainsi défini l'Europe centrale de l'empire des Habsbourg comme un espace intérieur unifié et toutefois multiculturel. Rejetant toute construction étatique fédéralisée, Konrád reste sur le plan culturel pour élaborer sa théorie de l'Europe du milieu qui dans ce cas, bien évidemment, fonctionne parfaitement. « Appartenir à l'Europe du milieu, c'est donc une attitude, une vision du monde, une sensibilité esthétique à ce qui est compliqué, à ce qui est divers et qui multiplie les manières de penser et les langues. (...) Car appartenir à l'Europe du milieu, c'est considérer la pluralité comme une valeur »⁴. Mais là où Konrád se trompe ou bien fait preuve de naïveté avant 1989, c'est dans son rejet des simplifications nationalistes dont il fait une valeur commune de l'Europe centrale or la transition démocratique remet au contraire les démarches nationales au premier plan, même si l'élan final se porte vers l'adhésion à l'Union européenne. La « misère » déjà évoquée des nations centre-européennes est transformée par Konrád en richesse spirituelle, la petitesse de ces États les pousse à l'hyperactivité intellectuelle, cette vue est d'ailleurs partagée par la plupart de ses contemporains dans la région qui comme lui constatent que les Centre-Européens doivent se libérer par eux-mêmes de la tutelle soviétique et ne rien attendre de l'Occident tant que celui-ci n'est pas convaincu de l'inoffensivité de l'Union soviétique. Cette libération ne saurait plus se faire par la violence, mais par la supériorité des modèles culturels et des alternatives

¹ *Ibid.*, 107.

² *Ibid.*, 110.

³ *Ibid.*, 119.

⁴ Konrád György, « L'Europe du milieu patrie intérieure », *Cadmos* X/39, automne 1987. 29.

politiques, ce qui adviendra effectivement. Dans ces derniers articles avant la réalisation de cet objectif, Konrád constate l'éveil et la maturité de la société civile, le retour de l'histoire et l'exigence de vérité qui sont pour lui les bases de l'antipolitique formulée quelques années plus tôt. C'est précisément la présence de cette société civile et de l'héritage médiéval, de la Renaissance, des Lumières, qui fait de l'Europe centrale une partie intégrante de l'Europe occidentale et non orientale comme le rappelle justement le Tchéque émigré à Paris Antonin Liehm, mais cette sociabilité est battue en brèche par le communisme et doit par conséquent être sauvegardée et défendue par ses intellectuels¹.

L'approche essentiellement culturelle de Konrád lui fait concevoir une Europe centrale rêvée², reconstituée dans son unité culturelle au-delà des divisions politiques et des impérialismes tant soviétique qu'américain³. La difficulté pour l'appréhender réside dans le fait qu'elle n'est pas une culture de masse, ces dernières étant éminemment nationales. C'est pourquoi avant 1989, le rêve mitteleuropéen est subversif, faisant référence a priori à un certain élitisme et à des souvenirs historiques bafoués par le régime en place. Il suppose de s'interroger sur le destin des juifs et de constater le déclin de la langue allemande. Malgré cela, Konrád ne veut pas croire en la disparition d'une communauté de destins pluriséculaire rompue depuis 1918 et plus encore depuis 1945 puisque travestie dans une fausse intégration au sein du système soviétique. Après 1989, le « rêve » mitteleuropéen pâlit considérablement face à la ruée vers l'Ouest des sociétés de la région, il devient le symbole du conservatisme et ses aspects culturels sont bien souvent récupérés par les nostalgiques de l'empire des Habsbourg, alors que ses initiateurs étaient pour des rebelles dont un certain nombre venait même de l'extrême gauche. Ces derniers étaient en cela bel et bien des héritiers des critiques les plus acerbes de l'empire au tournant du siècle⁴. Une partie de la pensée de la dissidence a été ainsi dénaturée par les médias occidentaux et certains intellectuels sans scrupules qui ont fait leurs choux gras d'une thématique qui a pourtant été capitale dans la genèse de la transition démocratique. Kundera, Konrád et d'autres se sont d'ailleurs tus et ont par la suite refusé de s'exprimer à nouveau sur le sujet, préférant revenir à leur création littéraire ou à des essais moins politiques.

¹ Liehm Antonin, „Anmerkungen zur mitteleuropäischen Identität“. in Pribersky Andreas (dir.), *Europa und Mitteleuropa ? Eine Umschreibung Österreichs*, Vienne 1991, 125.

² Konrád György, « Der Traum von Mitteleuropa », in Busek, Erhard, Wilflinger, Gerhard (dir.), *Aufbruch nach Mitteleuropa. Rekonstruktion eines versunkenen Kontinents*, Vienne, 1986, 87-97.

³ Konrád György, „Mitteleuropäische Meditationen an der Bruchlinie zweier Zivilisationen“. in *Dialog. Beiträge zur Friedensforschung* 15, juillet 1989, 7-28.

⁴ Konstantinovic Zoran, « Gibt es heute mitteleuropäische Literatur ? », in Pribersky (dir.), *Europa und Mitteleuropa ?*, op. cit. 205-206.